



Le 11 février 1666, Colbert créait l'Académie de France à Rome, inventant ce qui donnera naissance à la villa Médicis en 1803. ÉRIC VANDEVILLE/ABACA POUR LE JDD

L'institution française qui accueille les artistes pensionnaires a fêté cette semaine ses 350 ans. Jeudi soir, c'était bal masqué, suivi de deux jours de festivités ouvertes au public

ROME (ITALIE)
CORRESPONDANCE
VIRGINIE RIVA

Masquer les 700 convives de la villa Médicis, pour la fête en l'honneur des 350 ans de l'Académie de France à Rome... Une idée de la directrice Murielle Mayette-Holz, à ce poste depuis septembre 2015, qui a ainsi renoué jeudi soir avec une tradition de la villa interrompue en 2009. Pour cette ancienne administratrice de la Comédie-Française, rien d'étonnant à faire se croiser dans ce palais Renaissance mousquetaires, ecclésiastiques ou courtisanes du roi Louis XIV. Sur la façade, un spectacle lumineux a eu lieu entre féerie et sons et lumières, tandis que la soirée se poursuivait à l'intérieur d'un des palais les plus magiques de Rome. Perchée sur la colline du Pincio, la Villa, qui s'étend sur 7 hectares, avec jardins, fontaines, sculptures et pins parasols, offre l'une des plus belles vues sur la capitale italienne. Mais à quoi sert vraiment ce lieu qui accueille chaque année quelques privilégiés ?

UNE RÉSIDENCE D'ARTISTES UNIQUE

« On se dit qu'il y a des gens tellement prestigieux qui sont venus ici qu'il va falloir assurer », confie Sowat, alias Mathieu, graffeur et pensionnaire de la Villa. Le premier jour, l'atelier qui lui est confié avec son binôme Lek est celui où Ingres lui-même a travaillé. Mais aussi l'écrivain Marie N'Diaye ou, plus récemment, le musicien Magic Malik, parmi les contemporains. La promotion 2015-2016

compte 16 pensionnaires accueillis en résidence pendant douze mois, pour créer, écrire, mûrir une œuvre. Une idée qui remonte aux temps de Louis XIV, née dans l'esprit de Colbert. Rome est alors le centre de l'art, et la meilleure destination pour faire venir les artistes du royaume et les former en s'imprégnant de la beauté de l'Antiquité et de la Renaissance italienne... avant qu'ils copient les grands maîtres italiens afin d'orner les palais royaux français.

« S'ADAPTER AUX ÉVOLUTIONS ARTISTIQUES »

Aujourd'hui, la villa accueille de très nombreuses disciplines : architecture, peinture, musique, mais aussi histoire de l'art depuis 1971 et la réforme Malraux. Julie Cheminaud, philosophe, enseignante dans le secondaire en Seine-et-Marne, a troqué ses allers-retours en banlieue contre un pavillon isolé au milieu des jardins de la Villa. Son projet : un essai sur le syndrome de Stendhal, nom donné aux crises émotionnelles que connaissent certains touristes devant une œuvre d'art. « Le spectateur contemporain reçoit une charge du passé qui est dans les œuvres », voilà son hypothèse. En trois cent cinquante ans, la Villa a sans cesse dû s'adapter aux évolutions artistiques, comme le rappelle Jérôme Delaplanche, chargé de mission en histoire de l'art à la Villa : « À partir de 1860, moment où l'avant-garde artistique se tourne vers différents horizons, comme le naturalisme ou l'impressionnisme, cette idée d'imiter Raphaël et l'antique est en porte à faux. Il a fallu que l'Académie prenne en compte ce tournant, ça a été long et compliqué. »

Qui sait que derrière ces murs on rencontre aujourd'hui le mu-

sicien Jackson, auteur de deux albums de musique électronique, qui cherche à traduire en musique les fréquences de la couleur ? Un beau travail, visuel et sonore, présenté en ce moment à la Fondation Memmo à Rome, où la lumière des couleurs est interceptée par le filet de la brume.

COMMENT ÇA MARCHE ?

Académie, patrimoine et vitrine culturelle de la France en Italie, la Villa fonctionne avec un budget de 8 millions d'euros par an, dont 6 alloués par le ministère de la Culture et de la Communication. Chaque année, une quinzaine d'artistes, sélectionnés par un jury indépendant parmi les quelque 600 dossiers déposés, se voient décerner une bourse, qui peut aller de 3.300 € brut à 4.500 € pour une famille avec deux enfants. Un concours ouvert à toutes les nationalités, sans limite d'âge à partir de la promotion 2016. En réponse à ceux qui poseraient la question de l'utilité d'une telle institution et de l'Académie, Muriel Mayette-Holz, la directrice, compare volontiers cette résidence d'un an à l'expérience de l'« otium » romain : une sorte de divertissement savant. S'ils sont choisis sur un projet, les artistes n'ont aucune obligation de résultat à la fin de l'année. « La Villa, c'est un lieu où l'on n'est pas mis aux enchères comme c'est l'ordinaire dans nos métiers, un paradis où la preuve peut attendre. Une scène où il y a d'autre tribunal que celui de notre exigence, d'autre nécessité que celle qui chavire nos entrailles », dixit Laurent Bazin, metteur en scène et pensionnaire, dans son beau discours de jeudi soir. Institution qui participe de

la qualité de la création française, le « label » villa Médicis mériterait d'être plus connu. Une idée chère à la nouvelle directrice, qui aimerait en faire ce qu'est la Comédie-Française, synonyme de qualité et d'exigence artistique mais aussi désormais de glamour, à travers des noms comme Pierre Niney ou Guillaume Gallienne... Qui sait que deux des plus prestigieux prix français, le Goncourt pour la littérature, et le prix Marcel-Duchamp pour l'art contemporain, ont été décernés cette année à deux anciens pensionnaires de la Villa, Mathias Énard et Melik Ohanian ?

UN LIEU À VISITER

À côté du travail des pensionnaires, la Villa est aussi un lieu ouvert au grand public. Il faut s'autoriser à y entrer, s'imprégner de sa beauté et de sa paix, alors qu'il reste peu connu. Il est possible d'en visiter les jardins, mais aussi d'y séjourner, en louant l'une des chambres historiques. Espace d'exposition, la villa a ouvert cette année sa saison avec une rétrospective du peintre Balthus, qui avait été son directeur. À partir du 17 février, deux anciens pensionnaires dialogueront ensemble autour de leur vision de Rome : Yan Pei-Ming et Henri Loyrette, commissaire de l'exposition. Chaque fin d'année, les pensionnaires présentent également leurs travaux... Et dès ce jeudi, la directrice propose des rencontres autour d'artistes, aussi variés que Valeria Bruni Tedeschi ou le magicien Larsène. En flânant près du restaurant Colbert, il vous sera alors possible d'engager une conversation avec un pensionnaire... ●

En savoir plus sur : villamedici.it

Audience en hausse pour les Victoires

ÉRIC MANDEL

C'EST LA CÉRÉMONIE que l'on adore critiquer, souvent à raison. Trop longue (3 h 30 !), ennuyeuse, avec un palmarès discutable, des catégories fourre-tout... Comme prévu, cette 31^e édition des Victoires de la musique n'aura pas échappé à la rituelle levée de boucliers. Un hommage à Michel Delpech expédié en trois minutes chrono par Vianney (artiste masculin de l'année). Des injustices criantes avec des talents singuliers ignorés (Jain, Faada Freddy, Feu ! Chatterton, St Germain, Dominique A) quand des artistes plus consensuels (Louane, The Avener, Hyphen Hyphen) arboraient le V de la Victoire. Un défilé d'artistes trop linéaire animé par des présentateurs (Virginie Guillaume et Bruno Guillon) accrochés à leurs fiches.

Un bref hommage aux victimes des attentats du 13 novembre

La soirée a pourtant connu ses petits dérapages, quand la nouvelle ministre de la Culture, Audrey Azoulay, fut brièvement sifflée par le public. Politique et musique ne font pas toujours bon ménage. Le rappeur Nekfeu, Victoire du meilleur album de musiques urbaines, a lancé un appel aux jeunes pour secourir « les gens qui meurent dans la rue ». Regret d'ailleurs, l'hommage émouvant et sobre, mais aussi trop bref, aux victimes des attentats du 13 novembre, dont la mémoire fut célébrée sur écran géant, au milieu des chers disparus (Guy Béart, Leny Escudero...). Sur le plan musical, la grand-messe cathodique a envoyé son lot de temps forts. L'arrivée en fin de soirée de Johnny, venu de Périgueux en jet privé pour recevoir la Victoire du meilleur album. Plus tôt, William Sheller avait suspendu le temps en jouant *Un homme heureux*. Sans oublier l'intensité de Yael Naim (meilleure artiste féminine), la grâce envoûtante d'Hindi Zahra, l'énergie contagieuse de la tribu Chedid, le rap coloré de Maître Gims... Soit une photographie assez fidèle de la diversité de la scène musicale française.

Une première : la nomination d'artistes « vus à la télé » : Kendji Girac, Louane (Victoire de la révélation) et les Fréro Delavega, tous issus de *The Voice*. Sans doute les organisateurs espéraient-ils doper une audience en berne. Pari réussi : ils étaient 3 millions devant leur poste, contre 2,4 millions l'année dernière. ●



La chanteuse Yael Naim, sacrée artiste féminine de l'année. B. GUAY/AFP

lejdd.fr Le compte rendu intégral de la cérémonie